

LA Soirée Tragique

Pour clôturer les chasses, au château de Guérand, on organisa une fête vénitienne, sur le lac, large et profond, bordé d'arbres de haute futaie dont la frondaison touffue l'encerclait d'une ombre opaque régulière.

Des barques furent parées d'étoffes et de fleurs, ornées de mâts qui reliaient des guirlandes de lanternes d'une couleur unique pour chaque barque.

Les groupes devaient apparaître leurs toilettes aux bateaux qui leur étaient destinés. Seule, l'embarcation des musiciens serait éclairée de feux multicolores. Car on avait fait venir des chanteurs et des joueurs de mandoline qui, la cape rejetée sur l'épaule et le vaste feutre noir incliné, rappelleraient les chanteurs ambulants qui voguent, le soir venu, autour des hôtels et des palais de Venise.

Du haut en bas du château, comme dans une fourmilière en rumeur, courait la foule élégante des invités et les femmes de chambre affolées, bousculées, levant des bras raidis, semblant porter des lambeaux d'arc-en-ciel, des nuages effilochés, des couchers de soleil frangés d'écume, des aurores où s'éteignaient des étoiles, toute la gamme du prisme fondue dans les nuances tendres, mourantes, exquises dont s'envoile aujourd'hui la beauté des femmes.

On charriait des fleurs pour orner des chaperons emperlés ou des chapelets flottantes. Des crivelles rires, des appels se mêlaient à la vibration des timbres, à la sonnerie éperdue des téléphones. On s'amusait : les châtelains étaient radieux.

Yvonne ! appela Mme de Guérand qui n'avait pas trouvé sa fille dans sa chambre et la cherchait, soucieuse un peu, depuis quelques jours, de la gravité inaccoutumée de cette grande belle fille, fringante et hardie, d'allure indépendante, très moderne, et un peu trop dédaigneuse des traditions de son monde, pour le goût de sa mère.

— On te croirait élevée à l'américaine, lui reprochait souvent Mme de Guérand.

— Les Américaines ont du bon, répondait Yvonne. Elles savent arranger leur vie.

— Peut-être dans le milieu où elles évoluent et qui n'est pas le même qu'en France.

— Bah ! les hommes sont les mêmes partout !

— C'est un erreur, ma fille. Ainsi tu as déjà manqué un mariage fort convenable.

— Il ne me convenait plus, c'est moi qui l'ai rompu.

— Je le sais. Mais pourquoi t'étais-tu si longtemps laissé courtiser par ce jeune homme ?

— Si je n'avais pas appris à le connaître, je l'eusse épousé et serais aujourd'hui très malheureuse. Fallait-il ?

— J'espère, lui dit-elle un jour, que tu ne vas pas recommencer cette histoire avec Paul de Rais, qui a paru te plaire et que ton père autorise à te rechercher.

— Je n'en sais rien, répondit-elle un peu brusquement.

Et depuis ce moment, l'attitude de Yvonne s'était modifiée ; réservée, triste, énervée, ou feignant une joie qui sonnait faux, elle évitait sa mère, elle échappait à Paul de Rais et s'isolait souvent ou s'enfermait près d'une amie âgée, malade, qui ne recevait guère d'autre visite que celle de son fils, pendant ces jours de fin de saison, où l'effervescence des fêtes dernières étourdissait tout le monde, hôtes et invités.

pour l'apothéose d'une fêerie, dans le fleurissement lumineux de ces guirlandes, pendues aux mâts et doucement balancées par une brise légère. Les barques sagement groupées, comme les fleurs d'un parterre, alternaient leurs flamboyantes nuances : blanc, rouge, bleu, orange, vert, lilas, pourpre et or s'harmonisaient dans un accord final dont le charme imprévu donnait une rare impression d'art.

Et lorsque filèrent sous le feu des torches les silhouettes délicates des femmes, toutes jolies sous leurs voiles clairs, ce fut un enchantement pour les hommes qui les regardaient venir, s'échappant des portes béantes du château illuminé, en vol d'abeilles-fées à l'essor d'une ruche miraculeuse.

Au bord du lac, l'embarquement commençait : les "couleurs" se triaient, s'appelaient : — Ici les roses, ici les bleues. Et les blanches ?

— Laissez-moi donc passer, dit brièvement Yvonne de Guérand, encore au château, mais prête à descendre le perron, la dernière, à Paul de Rais qui lui barrait le passage.

— Pas avant que vous ne m'avez répondu, dit le jeune homme d'un ton décidé ; vos paroles ambiguës de tout à l'heure, quand j'ai pu vous joindre enfin, m'ont fait un mal que je ne puis supporter plus longtemps. Qu'avez-vous voulu dire quand je vous ai demandé : pourquoi me fuyez-vous ? vous m'avez répondu : — Je ne vous suis, ni ne vous recherche : c'est le vérité.

— M'avez-vous accoutumé à me parler ainsi ?

— J'ai eu tort.

— Aujourd'hui ou jadis ?

— Jadis.

— Yvonne ! gronda le jeune homme blémissant.

Elle répéta : — Laissez-moi passer.

— Non ! cria presque Paul de Rais. Un mot seulement : vous ne m'aimez plus ?

— Il faudrait d'abord que je vous eusse aimé, répondit elle, hautaine.

Il s'inclina comme un blessé et murmura : — Pourquoi m'avez-vous encouragé à vous aimer, à espérer que vous seriez ma femme ? pour quoi ?

— Je vous l'ai dit : j'ai eu tort. J'ai joué, j'ai été inconséquent, comme toutes les jeunes filles, sans y ajouter aucune importance, vous me plaisiez, c'était tout. Ce n'était pas vous aimer !

Il se redressa : — Ah !... vous savez donc, aujourd'hui, ce que c'est qu'aimer ?

Les yeux d'Yvonne brillèrent sous son voile, mais elle ne répondit pas.

— Vous êtes libre, prononça solennellement le jeune homme en s'écartant. J'ai compris. Toutefois, un dernier mot : votre père m'avait autorisé à me considérer comme votre fiancé. Je n'y renonce pas et me conduirai en conséquence. Demain matin, M. Delangis ou moi serons morts... Adieu...

Yvonne chancela. Elle arrêta violemment de ses poings crispés le cri qui montait à ses lèvres.

Paul l'avait devancée d'un pas rapide, et René était là-bas... Follement, elle s'élança : — Où étais-tu donc ? lui demanda Mme de Guérand, on te cherchait.

Sans répondre, Yvonne sauta dans la barque blanche ; et bientôt la flottille se dispersa suivant le sillage ouvert par l'embarcation des rivaux qui jouaient pianissimo une barcarole napolitaine.

Comme à Venise, autour des châteaux. La soirée était douce, le ciel était d'un bleu profond ; l'eau noire et calme reflétait comme un miroir les étoiles et les fleurs lumineuses. Les femmes avaient écarté leurs voiles, et se penchaient ou se renversaient dans une langueur de rêve.

Cependant les chanteurs, las-lasés se turent ; quelques ballons lumineux prirent feu. Le vent fraîchit. La flottille se disloqua. On rentra.

Vers le milieu du lac, une brève dispute s'éleva : Deux barques s'étaient entre-choquées. Deux voix échangeaient des mots rudes, irrépressibles :

— A demain, monsieur !

— A vos ordres.

— Que se passe-t-il ? demandaient les plus éloignés.

Mais Yvonne avait compris. Dans un affolement elle se dressa, les bras écartés, comme pour séparer les adversaires, et d'un brusque élan, elle sauta.

Des cris tragiques jaillirent : — Au secours !... Yvonne se noie !... Ma fille !...

A force de rames, deux bateaux bondissaient vers le creux d'ombre que désignaient des bras bras tendus, des gestes convulsifs d'horreur.

Les femmes sanglotaient : — Là !... Là !...

On retenait le père, la mère, dont les cris interrompus déchiraient l'air.

Mais un homme s'était jeté : un autre le suivit. Les clameurs s'apaisèrent ; on écoutait, on espérait... Des mains s'allongèrent, se-

Je ne sais quelle rage possédait ces gens-là. Mais tous, un à un, ils venaient s'informer de ma conduite, et, après avoir entendu la liste de mes méfaits, avec respect et total, ils me regardaient d'un air triste en hochant la tête.

— L'échafaud m'attendait. Il était bien bon. Mais la dinde m'attendait aussi ; toutes mes pensées convergeaient vers ce centre appétissant. Et cela me faisait pardonner bien des injures.

Plus tard, lorsque sous mon nez pâle, grâce aux attouchements secrets d'un rasoir mystérieux, germa la moustache de mes rêves, je ressentis plus vivement les reproches du stock de convives, que tous les dimanches la ville de V... écoulait chez M. X....

Mais, ainsi le Créateur met la plante salutaire à côté du poison ! — j'avais pour me consoler les regards délicieux d'une certaine Maria (âge : quinze ans !), ma voisine de table. Lorsqu'on égrenait le chapelet de mes fautes, je la voyais sourire en des soutes.

Cet applaudissement muet me réconfortait : c'était le sourire d'une Bonne Samaritaine.

Mais aussi quelle rougeur épaisse et tenace sur mon front, quelle humiliation brûlante dans mon cœur, lorsque, au milieu d'une innocente causerie, une heure après le repas, ma tante s'écriait : — Basile ! nous partons ! Viens prendre le petit paquet blanc !

Un baiser à ces messieurs ! Maria souriait. Je devenais furieux. Et puis, on me forçait de mettre mes lèvres sur la peau rugueuse des joues de chacun. Cette habitude d'enfance me torturait. J'aurais voulu la rompre pour je ne sais quoi.

D'autant plus que Maria n'était pas comprise sous la rubrique : "Un baiser à ces messieurs." "J'écumais. Mais mon naturel (excellent !) l'emportait. J'embrassais tous les convives. Déplorable carence ! Il me semblait que je proménais ma bouche sur une collection de plans en relief !

Le paquet au poing, comme un fauconnier, je lançais un dernier regard de passion à Maria, d'un air fatal, et je m'enfuyais, suivant mes parents.

Dans la rue, notre cortège était ainsi composé : mon oncle, en caban, — ma tante, avec un capuchon monacal, tous deux se donnant le bras étroitement. Puis venait la bonne (elle avait apporté les caoutchoucs, dans la soirée). Enfin, moi ! — navré, la "côtelette en papillote" suspendue de nouveau par un angle à mes doigts infortunés !

J'avais froid. — Pas de manteau. L'hiver, je ne sentais plus mes bras dans les manches de ma mince tunique, de mon odieuse tunique.

Par les boulevards déserts, interminables, nous revenions à toute vapeur. On rencontrait des soldats en compagnie de l'objet de leur amour, ça et là. — La bonne soupirait. Balançant le bonnet de ma tante, je regardais les couples éparés sous les vieux ormes. Mon oncle me lançait des regards indignés. à la lueur du gaz.

— Basile, prends garde au petit paquet.

— Oui, ma tante.

En disant ces mots, j'agitais frénétiquement la côtelette de tulle noir, et j'entendais sous ce papier la farce de velours grenat murmurer dans l'ombre.

Je ne l'écoutais pas, bien entendu ; mais au contraire, chaque fois que le souvenir de Maria revenait à fleur dans mon cerveau, je secouais avec fureur, au sein des ténèbres, le malheureux bonnet de ma tante.

LA BOUCLE.

Comme durant tout l'Empire, M. de Vieulle, malgré les avances du pouvoir, avait gardé à la royauté détronée le cœur le plus fidèle, il fut, dès le retour de Louis XVIII, appelé aux honneurs. En même temps son fils était nommé capitaine commandant dans un régiment de cavalerie stationné à Paris. Henry n'avait que vingt-deux ans et, bien qu'il aimât passionnément le métier militaire, n'en connaissait rien, n'ayant jamais servi ; mais en ce temps, les jeunes nobles, selon une expression à la mode, s'envolaient dans les colonies. Il se trouva ainsi l'égal ou le supérieur de vieux soldats qui avaient patiemment gagné leurs galons sur les champs de bataille. Tout, d'abord, cependant, alla bien. Simple, intelligent, pressé, il ne demandait qu'à apprendre, et, loin d'imiter la suffisance hautaine de beaucoup, il désirait juste ment recevoir le leçon de ses aînés par l'âge et l'expérience.

Fort étonnés par des manières qui ressemblaient si peu aux manières habituelles des nouveaux promus, gagnés aussi par le charme de sa figure empreinte de franchise et de finesse, les anciens officiers de l'Empereur surent vaincre une antipathie instantanée bien naturelle envers tous les blancs-becs de royalistes, et, s'il ne répondaient pas avec contentement à ses prévenances, du moins ils conservaient dans leurs rapports avec lui toute la correction désirable.

Un seul s'obstina dans une attitude hostile : Pierre Rheimer, engagé à dix-neuf ans, capitaine à vingt-huit, décoré pendant la campagne de France, serait assurément parvenu à l'Empire n'était tombé, aux plus hauts grades. Il ne se consolait pas de la chute du grand homme qu'il idolâtrait, il s'indignait que tant de godulerie envahissent les régiments, et il se désespérait de son avenir perdu. Comme il vivait très solitaire, il commença par ignorer Henry, trop certain que, si une cause quelconque les mettait en présence, il ne pourrait cacher ses sentiments. Tout lui déplaissait dans ce jeune homme : même la boucle de cheveux, qui ressemblait sur le front d'Henry, lui semblait un comble de féminité ; il l'appela "la jeune fille".

Comme il était plus ancien, Henry lui devait le salut : il le salua, et Rheimer répondit à peine. Les nécessités du métier, bientôt, les obligèrent à se voir, à se parler ; le chef d'escadron mourut, et Rheimer, par intérim, le remplaça. Il profita des droits que lui conférait son ancienneté pour faire éprouver à Henry son apparence d'autorité légitime, le poids de sa raucure. Respectueux de la discipline, Henry se taisait. Un jour, cependant, à une observation qui lui parut injuste, il ne put se tenir de se défendre ; l'autre lui imposa silence rudement. Ce n'était après tout qu'une affaire de service ; et un mot, un peu dur, adressé par un supérieur à un inférieur, ne tire pas à conséquence. Henry ne pensa pas ainsi. Vainement se présentait-il à lui-même toutes les raisons bonnes à le convaincre, aucune n'y réussissait : il se sentait blessé.

Henry de Vieulle était alors fiancé à Louise d'Esteuilles. On dit bien que caractères opposés s'accordent. Lui était aimable, doux, sans morgue ; elle était âpre, violente, orgueilleuse à l'extrême et plaçait au dessus de tout le préjugé de la naissance. Elle aimait Henry, parce qu'il était jeune et parce qu'elle le trouvait beau ; et en effet, glorieux, les cheveux blonds, les yeux caressants, il avait mieux que la beauté de la jeunesse ; mais elle l'aimait aussi parce qu'il portait un grand nom. Il lui demanda conseil. Seulement, comme il craignait que son amour pour lui ne troublât son jugement, il attribua cette histoire à un de ses camarades, René de Sernières.

Voilà ce qui s'était passé ; René devait-il ne point y attacher d'importance ? Devait-il au contraire exiger réparation ? S'il y avait eu duel, Henry serait un de ces témoins. Mlle d'Esteuilles, à l'instant, se revolta que M. de Sernières eût pu même hésiter. Elle ne comprenait pas que de vieux grognards, sortis du peuple et de la bourgeoisie, ne fussent pas enchantés d'obéir à des officiers nobles : à ses yeux la plus belle tenait lieu de tout. Ne pas relever les paroles de Rheimer serait montrer qu'on avait peur de lui, et qu'ainsi on méritait son mépris. Rheimer avait dix ans de guerre. M. de Sernières était tout nouveau dans l'armée ; justement il ne devait rien tolérer qui pût froisser son amour-propre.

— Dites à votre ami, fit elle avec une brusquerie impérieuse, qu'il doit se battre demain, ou sinon, il n'est pas digne d'être témoin.

Deux heures plus tard, il était décidé que la rencontre aurait lieu le lendemain matin à Vincennes et que les adversaires se

battraient au pistolet, deux balles, au visé, à vingt-cinq pas. — J'espère bien que M. de Sernières ne le manquera pas, dit Mlle d'Esteuilles, quand son fiancé lui annonça la nouvelle.

Si brave que l'on soit, on ne songe pas à un tel duel sans que l'on crainte — et Rheimer avait la réputation d'un tireur remarquable. A vingt-deux ans, la vie est si belle, et surtout elle paraît si longue ; quitter la vie, on le pourrait peut-être, mais quitter ce qu'on aime, comment en aurait-on la force ? Durant cette soirée, qu'Henry passait près de Mlle d'Esteuilles, dans l'intimité d'un salon éclairé par la douce lumière des bougies, il n'arrivait pas à s'empêcher de penser que peut-être, demain, le hasard d'une balle éteindrait son cœur qui brûlait d'amour. Il n'avait nulle peur, mais une mélancolie grandissante le pénétrait. Son père, assis à droite de la cheminée, causait avec Mme d'Esteuilles, sa mère brodait, et sa jeune sœur lisait ; tout était calme, charmant et doux, et il contemplait avec un ravissement douloureux ce tableau de bonheur familial. Il éprouvait le besoin, non pas d'encouragement, mais de tendresse, et s'il n'avait pas redouté que ses parents trop alarmés ne s'opposassent à cette rencontre, il eût avoué qu'il était lui-même l'adversaire de Rheimer, pour goûter la joie d'entendre les angoisses de leur affection bouleversée.

Louise s'étonna de ce silence : il s'en excusa par le souci que provoquait en lui le duel de René. Elle s'exclama : René aurait facilement raison du soudard contre lequel il se battait ; n'était-il pas fort à toutes les armes ! Machinalement Henry porta la main à son front, et releva sa boucle.

— Ah ! fit en riant Mlle d'Esteuilles, cette boucle vous tourmente bien, et je crois que c'est la chose du monde que vous chérissez le plus.

Elle le taquinait souvent ainsi, et dans la famille, on se plaisait d'ailleurs à cette taquinerie. Et, en effet, il avait la faiblesse, bien excusable chez un homme si jeune, de tirer vanité un peu de cette boucle qui lui seyait, mais il ne se faisait jamais, si l'on se moquait de lui sur ce point. Ce soir, pourtant, cette raillerie lui fut pénible, et, d'un ton brusque, il répondit :

— Si vous le voulez, prenez la. Il ne croyait pas si bien dire. Une table à ouvrage était près de eux. Mlle d'Esteuilles y chercha des ciseaux.

— Vraiment, vous permettez ? — Mais oui.

Elle coupa la mèche, la mit dans son mouchoir de batiste, et enfonga le mouchoir dans son corsage. Alors seulement elle s'aperçut que des larmes coulaient sur ses joues.

— Qu'avez-vous donc, demanda-t-elle soudain inquiète, qu'avez-vous ?

Mais lui, son sang froid vite recouvré, séchait ses larmes et souriait.

La nuit fut longue pour tous deux. Lui, sans dormir, écoutait les heures sonner, se reprochant maintenant de n'avoir pas averti ses parents.

Ainsi il les quitterait au matin, sans qu'ils sussent où il allait ; sa fiancée, au moins, il n'aurait dû rien trahir de la vérité... Elle, instinctivement, décelait qu'il lui cachait quelque chose de grave. Craignant-il fortement pour l'existence de son ami ? Était-ce seulement son amitié égoïste qui s'affolait trop ? Elle évoquait sa figure triste, elle entendait sa voix, et ce cadeau qu'il lui avait fait de sa boucle, cadeau en toute autre circonstance puéril, devenait soudain un cadeau solennel, comme un adieu. Oh ! oui, c'était bien lui qui se battait ! Elle chassait cette idée : s'il se battait, il l'aurait dit. Mais plus elle repoussait cette imagination, et plus elle en sentait la réalité, et toutes les raisons qu'elle concevait pour n'y pas ajouter foi, la persuadaient au contraire qu'elle avait deviné just.

Les heures du jour la trouvaient encore éveillée : elle se jeta à bas du lit. On était encore en octobre ; une brume légère flottait dans l'air ; tout devenait silencieux. Elle s'habilla en hâte, attentive à ne faire aucun bruit qui pût attirer l'attention de sa mère. Son amour était maintenant le plus fort ; il fallait à tout prix empêcher ce duel. Dans la rue, elle se mit à courir... Les d'Esteuilles habitaient assez loin de Vieulle, et comme Louise ne sortait presque jamais qu'en voiture, elle prit, sans le savoir, le chemin le plus long. Des ouvriers, qui allaient au travail, se retournaient, étonnés de rencontrer à cette heure une jeune fille à la fois si élégante et si bouleversée.

Enfin elle arrive, elle entre : Henry vient de partir. Elle demande M. de Vieulle ; stupéfait, alarmé, il la rejoint au salon où elle attend ; elle explique, elle raconte, elle entraîne, et M. de Vieulle, se rappelant la tristesse d'Henry, les caresses dont il les accablait, lui et sa mère, ce matin, la suit, convaincu, affolé, et malgré tout se forçant à espérer.

Comme ils atteignaient le bois de Vincennes, ils virent René

Un bréviaire manuscrit du XV^e siècle.

Un manuscrit du XV^e siècle, les livres d'églises manuscrites étaient des choses rares et de grand prix : ainsi un historien remarque-t-il qu'en 1406 un prêtre nommé Henri Bode, ayant fait don à l'église de Saint-Jean-la-Boucherie de son bréviaire manuscrit, laissa en même temps à Guillaume l'Exale, marguillier de ladite église, "quarante sols par an de rente, à la charge par lui de faire construire une cage pour y placer le bréviaire". Les personnes pieuses et savantes de l'époque venaient y lire leurs prières, mais ne pouvaient l'emporter, "parce" qu'il était attaché à une chaise scellée dans le mur.

Cronique historique

Richard Cromwell le second protecteur, fut appelé comme témoin, dans une affaire civile, à Westminster-Hall, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On dit que l'avocat de la partie contre laquelle il déposait l'interpella violemment, et reprocha au vieillard les crimes de son père Olivier ; mais le juge réprimanda l'avocat, et fit donner un fauteuil au célèbre témoin : la reine Anne approuva la conduite du juge. En sortant de Westminster-Hall, Richard eut la curiosité de visiter la chambre des lords ; un des pairs, lord Bathurst, étonné de sa présence dans ce lieu, s'approcha de lui, et, entre autres choses, demanda combien il y avait de temps que M. Cromwell n'était venu dans cette salle. — Je n'y suis jamais rentré, mylord, répondit Richard, depuis le temps où je m'assassis dans ce fauteuil, et du doigt il montrait le trône.

CUISINE

Tête de veau au naturel

La faire dégorger 24 heures dans l'eau froide en renouvelant l'eau plusieurs fois. La faire blanchir dans l'eau bouillante, l'essuyer, la frotter avec du citron. La cuire dans un court bouillon composé d'eau blanche par 2 ou 3 cuillerées de farine ; 1/2 verre de vinaigre, sel, poivre, bouquet garni, oignons, échalotes, carottes. Faire bouillir à feu doux pendant 3 à 4 heures ; veiller à ce qu'elle trempe toujours dans l'eau, la déosser.

La servir au naturel sur un plat, entourée de persil, avec une sauce piquante, ravigote, ou vinaigrette.

Paris de pommes de terre.

"Préparation"

Eplucher et laver les pommes de terre, les couper en morceaux, les mettre dans une casserole avec assez d'eau froide pour les couvrir, mais sans les dépasser, assaisonner de sel, et, à volonté, d'un peu de muscade rapée, faire cuire à feu doux, sans remuer, de crainte que les pommes de terre s'écrasent, ce qui les rendrait aqueuses. Quand la fourchette entre dedans, elles sont cuites, jeter toute l'eau de cuisson qui reste dans la casserole, écraser les pommes de terre en les pressant avec le pilon métallique (à défaut de ce pilon les écraser soigneusement avec une fourchette). Pour obtenir une purée légère et mousseuse, deux conditions sont indispensables : 1° écraser la pomme de terre aussitôt qu'elle est cuite, ne pas la laisser mijoter sur le feu ; 2° la travailler à chaud, dans la casserole même où elle a cuit car, en la passant dans un tamis ou en la pilant dans un mortier, on la refroidit, et elle devient glutineuse et griseuse, ce qui s'explique par le développement de la dextrine contenue dans ce féculent. Tandis qu'on opère à chaud, on désagrège les cellules dextriniques qui produisent avec le lait un phénomène analogue à celui des œufs battus en neige.

Caramels mous au chocolat.

Pour un moule de 40 caramels : Très bon chocolat 2 tablettes ou... 50 gr. Crème double... 75 gr. Miel... 40 gr. Sucre... 75 gr. Faire fondre le sucre dans un poëlon d'office avec deux cuillerées d'eau ; ajouter ensuite le chocolat râpé, puis le miel et la crème ; remuer pendant la cuisson avec une cuillère de bois. Pour s'assurer du degré de cuisson, jeter une goutte de caramel sur une assiette, si elle se détache facilement avec la pointe d'un couteau, le caramel est à point. Le verser dans le moule légèrement huilé au préalable, presser dessus en l'appuyant, le grillage également huilé. Laisser refroidir, détacher ensuite les caramels en les frappant avec la manche d'un couteau, les laisser sur un marbre pendant 1 à 2 heures, puis les mettre en boîte.

Ratier officiel

M. John Jarvis, de Camberwell, est le ratier officiel de Londres, honoré par le County Council d'un traitement annuel de 48 livres 12 shillings. Depuis 1803, les membres de sa famille se succèdent dans cette charge par ordre de primogéniture. "Mon secret, dit le ratier, est un secret connu seulement des quatre dernières générations de ma famille. Vous m'excuserez de ne point vous le dire. Sachez, toutefois, que s'agit d'un appât séduisant pour les rongeurs qu'on jette dans les rues et se jettent dans les puits et ont les goûts qu'ils tombent dans un sommeil semblable à celui que donne le chloroforme ; par conséquent, l'appât ne contient point de chloroforme, car les rats ne l'alimentent pas ; et leur fait mal au cœur. Je ramasse les dormeurs et je les ramène en leur trouvant le nez dans l'eau fraîche. En effet, les rats morts n'ont aucune valeur : ils n'ont point de marchés ; mais les vivants se vendent bien, au moyenn de 3 livres et 8 shillings la douzaine."

Les incendies de théâtres

Durant la période de cent trente-cinq années, qui s'est écoulée de 1751 à 1885, il s'est produit dans le monde entier 730 incendies de théâtres, ayant occasionné la mort de 6,578 victimes. Les incendies les plus meurtriers ont été ceux des théâtres de Capri-4 (1,000 morts) de Philadelphie (97), de Saint-Petersbourg (800), de Canton (1,670), de Québec (200), de Vienne (460), et l'incendie de l'Opéra Comique avec 68 morts.